

N° de participant : J015

Echange épistolaire intemporel entre deux êtres aimés

Lundi 17 décembre 1916, 5 heures, le soir, Verdun (Nord de la France)

Bonsoir Apolline,

Je ne te reverrai jamais. J'ai des blessures terribles. Le médecin de guerre dit que je ne m'en sortirai pas. Ne pleure pas, je t'en conjure. Je t'aime trop pour te faire du mal. Pardonne-moi. Ce matin, ces **paperades** d'Allemands ont tenté une attaque colossale. C'était la pire de toutes, la plus meurtrière, la plus dévastatrice. J'étais en première ligne quand le déluge de feu a débuté. Soudain, sans prévenir, un obus a explosé dans notre tranchée. Je n'entendais plus qu'un sifflement, mon corps entier était envahi par ce son. Toutefois, j'étais capable de voir la terre recracher ses entrailles dans une violence hors du commun. J'ai réussi à m'en sortir indemne, la chance était avec moi mais de nombreux camarades ont péri dans l'attaque. Une odeur atroce de mort nous entourait.

Je m'emparais d'un fusil, lorsque le second obus explosa réduisant à néant le peu de matériel qu'il restait dans la tranchée. Le général en chef ordonna une contre-attaque contre ces fichus Allemands. A mon avis, c'est le pire ordre qu'il donna de sa vie. Le peu de mes camarades restants sont morts à cause de cette décision. Une épaisse fumée m'empêchait de respirer, je suffoquais. Je la sentais m'envelopper tout entier. Elle m'empêchait aussi de voir où je mettais les pieds. Tout à coup, j'ai senti le vide sous mes pieds. Je m'aperçus que je tombais dans un trou d'obus. Je sombrais dans cet océan de cadavres où se mêlaient l'eau, la mort et le sang. Je ne sais pas combien de temps j'ai passé dans cet autre monde. Je commençais enfin à comprendre l'expression « la vie ne tient qu'à un fil ». Nous sommes tous **sur le fil** éphémère de l'existence. Nous ne savons jamais quand la Parque décidera de le couper. Alors en prenant conscience de tout cela, je décidais de faire face à cette terrible réalité. Je devais me battre de tout mon cœur pour survivre à la guerre et te revoir, ô ma bien aimée Apolline, avant que la Parque scelle mon sort à jamais. Enfin, j'étais debout, une pluie torrentielle s'abattait sur tout le front. En vain je tentais de percevoir la frontière entre la pluie et le sang car autour de moi, sur la terre ou dans le ciel je ne voyais qu'une couleur écarlate. Je reprenais mes esprits lorsqu'un flash lumineux m'éblouit, un bruit sourd résonna dans mes tympanes, le sol se déroba à nouveau sous mes pieds et tout devint noir. C'était la fin. Clotho, Lachésis et Atropos venaient me chercher. Je pensais adieu le monde, adieu la vie. Je ne sais pas combien de temps je suis resté dans ce trou avec le trépas pour seule compagnie. Mais petit à petit, je commençais à entendre le bruit des canons, des cris d'effroi et des bruits de pas. Ils se faisaient de plus en plus forts, ils se rapprochaient. Quand, enfin, je réussis à ouvrir les yeux, un soldat courait. Il m'a écrasé une jambe. Une douleur aigüe venait de mon bras mais j'ai réussi à attraper son pied. Le soldat m'emporta à l'infirmerie et tout redevint sombre. Quand je me suis à nouveau réveillé je ne sentais plus ma jambe, j'avais le bras droit bandé et j'étais couvert de sang. Avec effroi j'ai découvert que j'étais amputé de la jambe droite. Le médecin a dit que plusieurs de mes plaies

étaient infectées et que je ne m'en sortirais pas. Désolé Apolline, ton mari n'est pas assez fort pour survivre à la guerre. Pardonne-moi.

En attendant mon dernier souffle, le camarade qui m'a sorti du trou a eu le droit de venir me voir. Il est venu me divertir, on a joué aux cartes et à la manille. Il est couvert de sang, lui aussi car il a été blessé. Il m'a apporté un livre, un cadeau tombé du ciel pour moi. Mes mains calleuses parcouraient ce livre ancien à la lumière d'une bougie, les pages se pliaient en craquant, libérant une poussière d'un autre âge porteuse d'une odeur acidulée, entêtante, comme un parfum sec et boisé. Cette odeur m'a fait repenser à toi ma douce épouse. C'est grâce à toi Apolline que je suis encore là aujourd'hui. Malgré tout, quand je te quitterai éternellement je sais que je vivrai toujours à travers toi, que ces trois horribles femmes n'auront pas raison de moi.

Les livres, contrairement à la vie, sont éternels car lorsqu'on arrive au dernier mot, nous pouvons le relire. Ceci est ma dernière lettre et mon dernier cri d'amour. Ma chérie, l'amour de ma vie, pardonne-moi, je t'aime plus que tout et par pitié relis mon livre.

Adieu.

Ton Firmin

Mercredi 25 décembre 1916, 10 heures, le matin.

Dunkerque (Nord de la France)

Firmin, mon Firmin, ô mon Firmin,

Je t'aime plus que tout, plus que la vie. Si tu venais à me quitter, je ne m'en remettrais pas. Il faut que tu résistes, il faut que tu luttés pour toi, pour ta fille. Oui je suis à l'hôpital, j'ai accouché hier d'une magnifique petite fille. Elle est devenue mon rayon de soleil, une mince **lueur** d'optimisme dans cet océan de malheur. Elle m'a donné de l'espoir. Elle m'a donné l'espoir que tu reviennes, l'espoir que la joie revienne, l'espoir que la guerre se finisse vite. Alors, pour tout cet espoir, je l'ai nommée Elpis tout comme la déesse de l'espoir en Grèce. Notre petite fille a ta fossette et j'ai vu dans ses yeux ton éclat espiègle, elle te ressemble tellement. Alors, grâce à elle, je le sens jusqu'au plus profond de moi, je le sais, tu reviendras et nous vivrons heureux tous les trois et nous aurons peut-être un deuxième enfant. Alors, je t'en conjure, résiste au nom de l'amour que tu nous portes.

Je suis désolée de ne pas t'avoir prévenu pour notre fille. En effet, je n'avais pas vu mon ventre s'arrondir à cause de mon travail à l'usine et aux champs. Depuis ta dernière lettre je n'arrive plus bien à réfléchir. Je te vois partout, je pense à toi constamment. Lorsque je regarde la mer, je pense à nos balades régulières, à ton si beau visage et à ton rire cristallin qui me faisais rire aux éclats avec toi. Lorsque je vois des vols de **pipistrelles**, je repense à nos soirées devant le clocher du village quand les chauves-souris s'enfuyaient, effrayées par les feux heureux de la Saint-Jean. Tout me ramène à toi. Je suis terrorisée rien qu'à l'idée de te perdre, d'élever Elpis seule. Je t'aime tellement, tu me manques terriblement. Je parle tout le temps de toi à Elpis. Tu vas te remettre de tes blessures pour nous. Mille excuses nous t'aimons en excès. Remercie ton camarade de ma part.

Apolline et Elpis

